

P R E F A C E

par Jack Corzani

La voix qu'ici l'on entendra n'est pas celle d'un romancier défunt. Ni testament littéraire, ni credo politique, ce roman n'est pas de Jacques Roumain mais d'Haïti.

Disant cela, je ne prétends nullement dépouiller l'auteur mais lui rendre le seul hommage qui lui convienne. Où est-il d'ailleurs le brillant élève de Saint-Louis de Gonzague, l'ethnologue réputé, le militant passionné, l'homme politique intègre qui brandit un jour sur la vie publique haïtienne comme un paysan levant sa houe, un « arc de soleil » ? Où pourrait-il être sinon au plus profond de cette terre dont il fut un jour - mieux que toutes les radios officielles, mieux que toutes les propagandes mensongères - la « voix » ? « Les morts, dit Manuel - son double plus que son héros dans le roman -, s'en reviennent en Guinée et même la mort n'est qu'un autre nom pour la vie, le fruit pourrit dans la terre et nourrit l'espoir de l'arbre nouveau Cette « Guinée » mythique, symbolique, cette terre semoule vivante

accueillante aux âmes comme aux corps n'est évidemment plus le mirage d'autrefois, l'Afrique idyllique et le paradis perdu : c'est l'île caraïbe, celle sur laquelle naîtra l'enfant d'Anna, le Nègre « natif-natal » enfin maître de sa terre, ou mieux encore « réconcilié » avec elle, celle où toujours revivra Roumain.

Que le visage circonstanciel d'Haïti, présent ou futur, soit ou non conforme à ses vœux, le message du romancier - celui qui contient tous les autres, y compris le politique (ici corollaire et non pas dogme, à la différence des romans « réalistes-socialistes » demeure : il chante la présence d'une terre et d'un peuple, d'une force secrète, d'un « vouloir-vivre » (pour citer Schopenhauer sans en retenir le pessimisme foncier) dont l'écrivain ne fut qu'une incarnation passagère.

« Reconnais donc ta propre essence, aurait pu dire Roumain à son lecteur haïtien - à son peuple -, celle qui est si remplie de la soif d'exister, reconnais-la dans la force secrète, active, de l'arbre, qui, toujours une et la même dans toutes les générations de feuilles, reste à l'abri de la naissance et de la mort » (Schopenhauer, Métaphysique de la Mort)... Mais, au fond, ne l'a-t-il pas dit à sa manière ? Non pas d'un philosophe, mais d'un poète ? N'a-t-il pas placé son roman sous le signe de l'arbre de vie, du « figuier » géant, gardien tutélaire dans l'ombre duquel, au rythme de la source et dans la griserie de l'eau, Manuel et Anna perpétuent l'amour du premier homme et de la première femme ?

N'a-t-il pas avoué fièrement, comme pour expliquer et démystifier par avance le « miracle » de son roman, son identification totale avec son pays, non pas une patrie abstraite d'intellectuel militant, mais un monde concret et vivant de paysan « celui, comme le faisait remarquer Michel Serres, dont nous nous coupons progressivement) : « Si l'on est d'un pays (...) on l'a dans les yeux, la peau, les mains, avec la chevelure de ses arbres, la chair de sa terre, les os de ses pierres, le

sang de ses rivières (...) on connaît la source de son regard, le fruit de sa bouche, les collines de ses seins, ses mains qui se défendent et se rendent, ses genoux sans mystères, sa force et sa faiblesse, sa voix et son silence...» Roumain a écrit son roman comme Manuel a fait l'amour avec Anna, elle-même fondue, mêlée à la terre haïtienne dont elle n'était que l'expression, l'émanation. Je ne sais si, comme le veut Sartre, la négritude est un androgynie, mais la nature, elle, est androgynie. Manuel, Anna, Roumain et ce roman que vous allez découvrir ne sont que les espèces différentes d'une même réalité, celle d'une île dont la "magie" si souvent chantée et caricaturée, n'est ni dans le sempiternel vaudou ni dans tes cocasses ou tragiques joutes politiques chères à Paul Morand ou John-Antoine Nau, mais dans la secrète énergie, dans le « vouloir-vivre » qui, des collines de Verettes et de la Crête-à-Pierrot aux actes désespérés de Charlemagne Péralte ou de Jacques Stephen Alexis, s'est toujours manifesté. Qu'elle sommeille au fond d'un trou de craie ou parcoure la plaine de son fil d'argent, l'eau - comme l'âme d'Haïti - demeure.

C'est cela dont Roumain - lui-même convaincu que la vie est un « fil qui ne casse pas » - veut avant tout nous persuader. Et elle est absurde cette lecture de myope qui trop souvent évacue la dimension à la fois métonymique et métaphorique du récit pour objecter par exemple on ne sait quel trucage (la présence de cette source « miraculeuse » sans laquelle le coumbite eût été vain), à partir duquel on crie à l'illustration « manquée » du schéma marxiste. Si l'on admet que Roumain ne parle pas de Fonds-Rouge mais d'Haïti tout entière (et il y a dans le resserrement même des lieux, dans la stylisation du décor, des personnages et des scènes, dans l'utilisation des songes prémonitoires, un côté théâtral et par là symbolique : ce microcosme reflète un univers aux dimensions de l'île entière) de tels arguments s'effondrent. A l'échelle de la nation, il y aura toujours une source, fût-elle bien

éloignée de Fonds-Rouge. Et le coumbite national sera toujours en mesure de l'exploiter. Ne l'oublions pas, Haïti n'a rien d'un îlet : ses 27 000 km² offrent une multitude de paysages variés, des déserts à cactées, des alentours de Saint-Marc aux riches plaines de l'Artibonite, sans oublier ni Kenscoff et son climat méditerranéen, ni le nord à la fertilité toute tropicale... Pourtant, même si l'on peut ainsi sauver la thèse prétendument illustrée dans ce roman (mais ne tient-on pas à l'y trouver sous le seul et bien piteux prétexte que l'auteur fut communiste ? Les slogans arides, et en quelque sorte « importés » de Manuel sont d'emblée noyés dans un ensemble d'esprit tout différent, je ne suis pas du tout convaincu que Roumain ait voulu à tout prix jouer à Ilya Ehrenbourg : on ne tire pas un tel chef-d'oeuvre poétique d'un schéma.

Par contre, je le devine, je le sens, comme bien d'autres Haïtiens de sa génération (dont certains, il est vrai, tourneront, mal, fort mal), animé d'une angoisse, d'un voeu, d'un désir remontant à la nuit des temps : celui d'enfin contribuer, par une sorte d'acte magique et rituel (sans pour autant renoncer à l'action directe, concrète) à restaurer l'unité nationale - il faudrait dire « familiale » - de son pays.

*De grâce, ne lisez pas ce livre en « chef-d'oeuvre universel ». Songez au préalable à tout ce dont Roumain bien sûr ne parle pas, parce que d'autres - y compris cet autre lui-même qui écrivit *La Proie et l'Ombre* -, en ont parlé avant lui, en parlent à côté de lui (Massillon Coïcou, Antoine Innocent, Frédéric Marcelin, Justin Lhérisson, Fernand Hibbert, Jean Price-Mars, toute l'équipe de *La Revue indigène*, à laquelle il avait lui-même collaboré, etc.) : la vie politique haïtienne, ses intrigues et ses coups d'état permanents, sa violence et parfois sa barbarie, ses perpétuelles concussions ; et aussi, pour remonter dans le temps, l'histoire haïtienne : le drame de Saint-Domingue (la disparition du maître - du « Père » ? -, puis des tuteurs,*

Toussaint et Dessalines) et l'affrontement qui s'ensuivit pour le partage de l'héritage : le combat fratricide secrètement prolongé dans la société du XX^{ème} siècle par les préjugés raciaux, par la lutte tendue de la bourgeoisie mulâtre et de la masse noire. Un peuple né dans le sang et qui n'a pu vraiment surmonter ses convulsions. Voilà le vrai déchirement, celui dont la famille de Fonds-Rouge est le « théâtre ». Comment dès lors s'étonner que, plongé dans un climat foncièrement tragique, vivant dans un éden (l'expression « Perle des Antilles » n'est pas, ou tout au moins ne fut pas toujours hyperbolique - en ce qui concerne les données naturelles s'entend), éden progressivement détruit (après la malédiction du « Père » assortie de brimades concrètes : l'indemnité réclamée par Charles X par exemple) par la mésentente et l'incurie des frères ennemis (oui, les mornes ont été déboisés, tant les anciens esclaves, faux paysans très souvent à qui manquait un minimum de pratique et de sagesse terriennes, ont été pressurés par tous les Hilarions, précurseurs des « tontons-macoutes »), comment s'étonner que Roumain, se souvenant peut-être davantage de l'atmosphère de Saint-Louis de Gonzague que de celle des cellules européennes, marqué par sa culture gréco-latine et judéo-chrétienne (Sophocle, Euripide... et la Bible), ressentant surtout au plus profond de son être la religiosité foncière de ses compatriotes courbés sous le regard des dieux, ait non pas vraiment appelé à la lutte des classes mais plutôt exprimé la malédiction des siens avant de prêcher la fraternité et de verser dans la parabole évangélique ? Et ce, malgré l'énergique vertu prêtée aux pieds des travailleurs de la terre au début du roman ? Comment s'étonner qu'il ait (en profondeur et malgré telle ou telle phrase soulignant la responsabilité directe des habitants de Fonds-Rouge) parié - lui né d'un peuple persécuté, victime de la diaspora, de l'esclavage - de déréliction, de persécution, de punition divine et de sacrifice ? qu'il ait dit - lui qui n'avait autre

chose sous les yeux - que le sang appelait sang ? renouant avec la tragédie de toujours ? Non, ce récit n'est pas né du désir abstrait d'illustrer un schéma marxiste, il est tout droit venu de l'histoire haïtienne et de sa tragédie, d'un peuple au courage certain (amplement prouvé) mais dont les énergies ont été dévoyées. Ramener tout le monde dans le droit chemin, vers la source oubliée, cela ne se peut, dit le poète dont le peuple est depuis toujours contraint à payer sa survie par la souffrance et la mort, sans que le sang de l'innocent soit à nouveau versé. Et depuis, le moins que l'on puisse dire, est qu'il a bien coulé sans toujours désarmer la colère des dieux..

Lisez ce livre comme un livre haïtien et, si possible, éclairez-en les replis discrets. Sachez rendre leur place aux comparses, aux Dorméus, hougans sans grands scrupules, mais surtout aux Hilarions, aux «chiens» dont vous retrouverez les traces indifféremment chez Cinéas, Lespés, Casséus, P. et Ph. Thoby-Marcelin, J. Stephen Alexis ou Joachim Roy. Sachez voir au-delà de l'horizon faussement limité de la Croix-des-Bouquets (à deux pas, soit dit en passant, de Port-au-Prince). Sachez imaginer Haïti à l'exemple de ce marché où la pauvre Délira Délivrance se voit misérablement rançonnée. Et vous entreverrez peut-être le secret de ce roman dépourvu, sorte de refuge, à l'image de la source elle-même isolée du monde (des pédants parleraient ici de mise en abyme) : même s'il est vrai que la société paysanne haïtienne vit repliée sur elle-même, ce livre est avant tout un rêve, celui que permet la littérature, le rêve de pouvoir recommencer le monde, de pouvoir par le rite initiatique et le sacrifice retrouver la pureté des origines. Le rêve aussi d'offrir sous forme de poème, une source de vie. A l'image de la tragédie de toujours, ce roman n'est pas Haïti - et il est tout Haïti. Il est Haïti jouée, mimée, dans une sorte de rite propitiatoire. Un peu comme cette eau qu'autrefois, au temps des chevaliers bretons, de la fée Viviane et de l'enchanteur Merlin, on jetait sur certaine

fontaine de la forêt de Brocéliande, provoquant ainsi de bienfaisantes pluies... Mais hélas, nous parlons d'une « île magique » où les pluies sont volontiers « gerbes de sang »...

Lisez ce livre comme un livre haïtien. Sachez ouvrir les yeux, les oreilles, apprêtez-vous à rire... et, qui sait, peut-être à pleurer. De ces pleurs douloureux qui restent au niveau du coeur. Laissez donc nos intellectuels d'avant-garde boudier ce type de récit traditionnel, en mépriser les vertus émouvantes et lui préférer l'onanisme d'un certain nouveau roman. Laissez-vous aller. « Etes-vous prêt ? - Si fait, griot ! Positive ! »... Révez à Manuel, à Anna, à leur beauté tranquille, à la clarté de leur peau noire. « Nigra sum, sed (non, corrigeons le verset de la Sulamite : et) formosa ». Ils ne vous quitteront plus, laissant à d'autres, aux Roméos et Juliettes évanescents, perpétuels adolescents, le soin d'aller et venir dans votre mémoire. Eux sont trop imbibés des difficultés de la vie pour ne pas vous accompagner tout au long de la vôtre. Imaginez Fonds-Rouge et laissez-vous griser par le clairin et le bavardage cocasse de ces paysans amoureux du langage. Jouissez des fausses querelles de Bienaimé et de Délira. Riez de la comédie pour mieux peser la tragédie, pour mieux croire aussi en l'avenir. Mais surtout, surtout humez ce roman comme vous humeriez le grilleau de cochon, le maïs à la morue, le riz-soleil et les pois rouges au petit-salé de Rosanna... Vous y reviendrez, vous en reprendrez et, à chaque fois, vous sentirez votre gorge se nouer... Et si, un jour, vous gagnez Haïti, sans doute aurez-vous l'impression d'y être déjà venu, dans une autre vie, quand vous vous prénommez peut-être Anna ou Manuel, quand la voix de l'amour avait un bruit de source.

Si, par contre, vous avez déjà parcouru la campagne haïtienne, je ne doute pas que se lève dans votre souvenir, à la lecture de ce roman, ces mêmes silhouettes d'enfants malingres, aux ventres ballonnés, aux regards désespérément creux, immobiles sur le fond blanchâtre

des collines déboisées de certaines régions du nord, qui aujourd'hui encore hantent ma mémoire...

Le sacrifice aurait-il été vain ? Ou le temps des dieux marcherait-il d'un autre pas que le nôtre ? Ne pourrions-nous, ensemble, le hâter ? Quitte à prendre d'autres chemins que la littérature... comme d'ailleurs Roumain sur lui-même en donner l'exemple ?

Agrégé de l'Université,
Docteur ès-Lettres,

Maître assistant à l'université de Bordeaux.